

Sur la beigne

Nous sommes partis ce matin,

Sans savoir où, pédétentin,

Au diable !

J'en étais moi-même effaré,

Tant la route avait un air e-

ffroyable !

Des flaques, de la boue, et puis

Un ciel noirâtre comme un puits

De mine,

Ce ciel mi-breton, mi-normand,

Qui fait perpétuellement

La mine.

Ajoutez, surcroît de malheur,

Nous crachant au visage leur

Décharge,

Sur nos côtés, sur nos devants,

Le tourbillon des âpres vents

Du large !

Mais, si noir, si triste et si laid

Que fût le chemin, il fallait

Voir comme

Nous étions, quoique fatigués,

Gais, très gais, énormément gais

En somme !

Nanette a des goûts vagabonds.
Qui la poussent par sauts et bonds,
Sans crainte
Que son pied ne heurte un caillou
Qui l'érafle, qui l'éraille ou
L'èreinte.

Moi-même j'ai, pour ces jours-là,
Outre mon béret de gala.
Des bottes,
Qui ne m'abandonnent jamais
Dans le cours sinueux de mes
Ribotes.

Or, tandis que nous dévalons
Par les taillis et les vallons
Que baigne,
Jusqu'à son prochain confluent.
De son flot visqueux et gluant,
La Beigne,

Nous faisons, comme des marmots,
Des phrases sans queue et des mots
Sans tête,
Moi, lui disant : « Turlututu ! »
Elle, me répondant : « Que tu
Es bête ! »

Ainsi vont nos pas imprudents.
Qu'importe qu'on patauge dans
La boue ?
Quand on a le cœur plein d'azur.
Qu'importe un soufflet du vent sur
La joue ?

Charles Le Goffic (1863–1932)